et où je voyois qu'un tas de flatteurs à sa table qui ne discontinuoient pas de succéder les uns aux autres et d'ailleurs comme je connoissois le corps des Etats de la province pour un corps ingrat et sans sentimens que j'avois pris la résolution de m'expatrier si j'en venois à bout afin de ne pas tomber dans un précipice que l'ingratitude me préparoit sous mains dans mes foyers patriotiques.» Dans un autre passage, Merjai dit que les parents n'attendaient que la fortune de son père pour se relever de la fange dans laquelle ils étaient tombés. La tante avait transféré sur le fils toute la haine qu'elle avait eue autrefois pour la mère ; le jeune Merjai lui en voulait tellement qu'il engagea à plusieurs reprises le père à contracter un second mariage pour se débarrasser d'elle. Il se déclarait prêt à renoncer à tout héritage, excepté la bibliothèque paternelle. Le père lui opposait toujours son tendre amour pour la chère défunte. Il résulte de quelques passages des mémoires que le jeune Merjai avait déjà pris des mesures pour s'engager au service de la France avant le 1^{er} septembre 1782, quand il partit pour Mannheim ; dans ce pays, il avait comme protecteur un baron de B. qu'il ne mentionne qu'une seule fois.

La triste existence que Merjai menait dans la maison paternelle explique son aversion pour sa ville natale, qui était alors une localité bien modeste à côté de grands centres culturels qu'il vit au courant de ses voyages. Considérant le français comme sa langue maternelle — il ne résulte d'aucun passage qu'il ait compris le luxembourgeois — il se sentait à Luxembourg comme un étranger, d'autant plus qu'il avait passé son enfance en grande partie à Longwy. « Mon caractère est tout-à-fait opposé à celui des naturels Luxembourgeois, c'est-à-dire ici quand ils reviennent de la promenade c'est alors que j'y vais quand ils boivent dans les cabarets je lis dans mon cabinet quand ils se battent avec leurs femmes ou leurs voisins je dors en paix quand ils sont malades je me porte bien quand ils boivent toutes les tisanes de toutes les pharmacies de la ville capitale avec un bichet de pillules céphaliques je bois ma bouteille de vin et mes pillules stomachales sortent du four de mon boulanger. »

En mai 1781, Merjai fils fit un premier voyage à Ansembourg. En août 1781, alors que le père dut se rendre à Bruxelles, le fils qui fréquentait alors la classe de philosophie dut accompagner à Vianden un parent de Longwy qui voulait y établir sa fille. Il dîna chez un tanneur de la ville et monta ensuite au château pour y saluer une dame dont il connoissait la fille qui était pensionnaire au couvent du St-Esprit ; naturellement il y reçut un accueil fort cordial. Comme la grande majorité de ses contemporains, le jeune étudiant n'avait aucun goût pour les sites romantiques, ni pour les châteaux médiévaux. « Ainsi comme les goûts changent dans tous les siècles il faut croire que celui où les fondateurs de Vianden existoient étoit celui d'une séparation d'un monde policé et comme inconnu même à ses principaux voisins pour entasser pierres sur pierres pour y former une résidence qui ne plairoit pas même à des prisonniers de guerre. » Dans le château, Merjai s'in-